

WŁADYSŁAW KOTWICZ

### Travaux de W. Radloff relatifs à la langue mandchoue.

Cent ans se sont écoulés, le 5 janvier 1937, depuis la naissance de l'illustre turcologue W. Radloff; vingt ans, le 12 mai 1938, depuis le jour de sa mort. Dans le pays auquel il a voué soixante longues années d'activité scientifique, ni l'un ni l'autre de ces anniversaires n'a été commémoré, que je sache. Comme il m'a été donné de suivre de près les vingt dernières années de son travail, je voudrais rappeler le souvenir de cet homme si remarquable et en même temps signaler ses travaux, si peu connus, dans le domaine des études mandchoues. Déjà le 16 mai 1921, me trouvant à Saint-Pétersbourg, j'en parlai, dans le „Cercle turcologique W. Radloff”; mais alors mon exposé n'avait pu être publié. Aujourd'hui je reprends mon sujet, sans le vérifier ni le compléter par de nouvelles données, les circonstances actuelles ne le permettant pas.

Ceux qui connaissent approximativement le cours de la vie de Radloff savent qu'il s'intéressa à l'orientalisme dès les années de ses études universitaires à Berlin, sans que les langues turques l'attirassent particulièrement. Subissant l'influence de W. Schott, professeur des langues mandchou-tatares à cette université, Radloff s'appliquait alors studieusement à la langue mandchoue. Aussi fut-ce avec l'intention de se consacrer à l'étude des dialectes mandchou-tongous qu'il se rendit, en 1858, en Russie. Son choix n'avait pas été fait au hasard. La langue mandchoue était, en ce temps, du nombre de celles qui constituaient le noyau des études orientalistes. Déjà dans la seconde moitié du XVI-e siècle, la première grammaire mandchoue avait été composée (Verbiest) et, cent ans plus tard, un dictionnaire en trois volumes (Amyot). La première moitié du XIX-e s. vit paraître, dans ce domaine, de nombreux ouvrages: Langlès,

Abel-Rémusat, Conon v. der Gabelentz, Fr. Kaulen, J. Klaproth cherchaient à tirer profit des richesses de la littérature mandchoue, expédiées, soit par les missionnaires catholiques à Paris et autres cités de l'Europe, soit par les membres de la Mission ecclésiastique orthodoxe de Pékin, à Saint-Pétersbourg. L'enseignement de la langue mandchoue fut introduit dans les programmes du Collège de France, à Paris, et dans ceux des universités de Berlin et de Kazan (transporté en 1855 à Saint-Pétersbourg).

Un sort moins heureux attendait les langues tongouses, dont la parenté avec le mandchou avait déjà été relevée par G. F. Müller et par J. Fischer. Les premiers exemples du tongous sont déjà insérés dans l'excellent ouvrage de N. Witzen<sup>1)</sup>; mais ensuite, les matériaux tongous mirent beaucoup de temps à se réunir (Masserschmidt, Strahlenberg), en nombre restreint et de caractère assez uniforme. Quelques chercheurs désignés par le hasard, parfois par ordre d'une autorité administrative, se contentaient de noter un certain nombre de mots ou de phrases usuelles, et ces matériaux demeuraient, pour la plupart, manuscrits. De tout ce que les Russes réunirent ainsi en Sibérie au courant du XVIII-e s., il ne resta d'acquis pour la science que ce qu'en publièrent Pallas et Klaproth. Aussi, lorsque les savants s'intéressèrent de plus près, dans la première moitié du XIX-e s., aux langues ouralo-altaïques, ils se heurtèrent aussitôt au manque de données suffisantes relatives aux idiomes tongous, ce que W. Schott mentionne par deux fois, avec regret, au cours d'un opuscule traitant du passé des Mongols et des Tatares<sup>2)</sup>. Se rangeant à l'opinion de Schott ainsi que d'autres savants, Radloff entreprit énergiquement l'étude de la langue mandchoue et celle des matériaux tongous sur lesquels il put mettre la main. Le sort parut favoriser ses recherches. En 1858, alors que Radloff était déjà près de se rendre en Russie, A. Schiefner publia les collections tongouses de Castrén, avec addition de brèves notices traitant du même sujet, de Midden-

<sup>1)</sup> *Noord en Ost Tartarye of te bondig Ontwerp van eenige dier Landen en Volken etc.*, Amsterdam 1692 et suiv. ed.

<sup>2)</sup> *Aelteste Nachrichten von Mongolen und Tataren*, 1846: pp. 22, 28.

dorf, de Spasski et de Gerstfeldt. C'était le premier ouvrage scientifique qui jetât une lumière assez précise sur la structure des langues tongouses; mais s'étant appuyé sur des matériaux linguistiques assez minces, il ne pouvait qu'encourager Radloff à continuer l'oeuvre commencée par Castrén.

Arrivé à Saint-Pétersbourg, Radloff se décide à entreprendre un long voyage à travers les possessions russes en Asie, afin d'y poursuivre des recherches sur les idiomes parlés par les peuples de ces régions. En ce moment justement, on organisait une expédition savante, dans le but de prendre connaissance du pays de l'Amour, récemment acquis. Radloff aurait désiré y prendre part, pour entrer en contact, sur les lieux, avec les nombreuses peuplades tongouses. On ne sait trop pourquoi ce projet ne put aboutir, si bien qu'au lieu des rives du fleuve Amour, ce fut dans la direction de l'Altaï que notre jeune savant dut porter ses pas. Là, il pénétra dans un véritable hallier d'idiomes et de dialectes turcs et, avec son énergie innée, il en entreprit sans retard l'étude systématique. C'est ainsi, qu'en fin de compte, Radloff devint turcologue, le plus éminent de nos temps. Il consacra à la turcologie toutes ses forces et tout son temps, abandonnant ainsi ses projets mandchou-tongous qui cependant, à deux reprises, reparurent sur son chemin, lors de son séjour en Asie. Au cours de ses nombreux voyages et de ses travaux sur le terrain même, il entra en rapport, non seulement avec des peuplades turques, mais aussi avec d'autres qui faisaient partie du groupe altaïque: des Mongols, des Mandchous et des Tongous. Radloff avait franchi la frontière russe-mongole et s'était avancé jusqu'à Ouliassoutaï; il devait donc naturellement y rencontrer des Mongols et il n'omit pas l'occasion d'apprendre leur langue, ce qui réagit favorablement sur ses travaux de turcologie<sup>1)</sup>. Mais il ne s'en préoccupa pas trop. En revanche, il prêta beaucoup plus d'attention aux dialectes mandchous et tongous qu'il découvrit, à son extrême surprise, à peu de distance des monts d'Altaï, dans la vallée du cours

<sup>1)</sup> Cf. *Phonetik*, passim. Ajoutons qu'il rapporta de Mongolie une histoire mongole très importante qui rendit de grands services aux mongolisans.

d'eau de l'Ili: au XVIII-e s. encore, après la conquête du pays, le gouvernement de Pékin y avait établi à demeure une garnison, composée de Mandchous, de Sibos, de Solons, de Dahours et d'autres. Les connaissances que Radloff avait acquises à Berlin lui furent alors d'une grande utilité, lui permettant de s'orienter dans ce groupe d'idiomes. Ce fut au point que ses projets et ses anciennes prédilections semblèrent reprendre le dessus. Il visita par deux fois la vallée de l'Ili, en 1862 et 69, bien que les temps ne fussent pas sûrs. Il fit venir dans la ville de Barnaoul, où il habitait alors, Bitä, représentant de la tribu mandchoue Sibos, et consacra tout l'hiver 1868—69 à apprendre sa langue<sup>1)</sup>. Non seulement Radloff mit par écrit un nombre assez considérable de textes et de mots, mais il s'exerça lui-même à parler le mandchou. Il aimait à se rappeler ce Bitä, jusqu'aux dernières années de sa vie et il racontait avec complaisance divers détails de son séjour à Barnaoul.

Radloff publia ses observations sur le groupe des peuples mandchou-tongous, premièrement encore en 1866<sup>2)</sup>, puis, complétées et commentées, dans son ouvrage bien connu, intitulé *Aus Sibirien*<sup>3)</sup>. Il y relata un fait très intéressant. C'est que, tandis que, dans les environs de Pékin, où se trouvent concentrées les principales communautés de Mandchous, ainsi qu'en Mandchourie même, ils ont oublié, dans un temps relativement assez court, leur propre langue ou l'ont modifiée, sous l'action de la phonétique chinoise; et tandis que dans la vallée de l'Ili, une petite garnison mandchoue ne parlait exclusivement que chinois,— tout à côté d'eux, dans la même vallée, la tribu assez considérable de Sibos (Schibä, chez Radloff) a conservé, même pour son usage journalier, le pur idiome mandchou.

Toutefois, les premières observations de Radloff sur la langue Sibos, recueillies en 1862 dans des conditions peu commodes, manquaient d'exactitude. Dans son article de 1866, il note seulement que les Sibos parlent „un dialecte tongous, assez

<sup>1)</sup> *Aus Sibirien*, Ausg. 2, 1893, II, 375.

<sup>2)</sup> *Das Ili-Thal im Hoch-Asien und seine Bewohner* (Petermann's Mitteilungen 1866, 68—97, 250—264).

<sup>3)</sup> *Aus Sibirien*, II, 327—415.

rapproché de la langue mandchoue". Mais après des études plus détaillées, faites un peu plus tard (1868 — 69), Radloff constate avec précision, que les Sibou parlent l'ancienne langue mandchoue, presque identique avec le mandchou littéraire, sans aucunes modifications phonétiques ultérieures:

„Die Sprache der Schibä ist vollkommen mit der Mandschu-Schriftsprache übereinstimmend, und zwar ist ihre Aussprache genau so, wie die Mandschuren schreiben, aber nicht wie die Letzteren sprechen. So sprechen sie „gisun“ (das Wort) ebenso wie es in der Mandschusprache geschrieben wird, während die Mandschu zwar „gisun“ schreiben, aber „dsisun“ aussprechen“<sup>1)</sup>.

Les observations de Radloff demeurèrent assez longtemps l'unique source d'information sur la langue Sibou. Ce ne fut que quarante ans plus tard, que le Comité Russe pour l'Exploration de l'Asie Centrale et de l'Extrême Orient, présidé par Radloff lui-même, décida de pratiquer de nouvelles recherches linguistiques dans la vallée de l'Ili. Le jeune savant russe F. W. Mouromski, dans ses deux expéditions sur les lieux, en 1906 et 1908, put constater<sup>2)</sup> que l'état de choses précédemment décrit par Radloff, n'avait pas subi de changements essentiels. Seulement, il consigna une nouvelle constatation, consistant en ceci: la classe intellectuelle, dont l'existence était déjà connue de Radloff, se servait d'une langue quelque peu différente de celle de la masse Sibou; or, Radloff avait étudié la langue des intellectuels qui, du temps de Mouromski, répondait aussi, presque entièrement, à la langue littéraire. Quant au langage courant des couches inférieures, il gardait encore certains éléments tongous qui n'étaient pas entrés dans la composition de la langue littéraire; outre cela, il présentait une suite de nouveaux phénomènes phonétiques dus, probablement, à l'influence du mongol, parlé par les voisins des Sibou. Ainsi, les Sibou possèdent les voyelles *ö* et *ü* que ne connaît pas la langue littéraire mandchoue (*dösi-*, *tüči-*).

Personnellement, Radloff n'a point publié de matériaux

<sup>1)</sup> *Aus Sibirien* II, 349.

<sup>2)</sup> *Извѣстія Русскаго Комитета для изученія Средней и Восточной Азии*, NN 7 et 9.

concernant la langue mandchoue; il ne considérait sans doute pas ses travaux dans ce domaine, comme assez complets. Mais, dans les premières années de 1890, il transmit à A. Ivanovski les textes notés chez les Sibou, pour qu'il les insérât dans la „Chrestomathie mandchoue”<sup>1)</sup> qu'il publiait alors; celui-ci les utilisa en effet en partie. Nous y trouvons, dans le second fascicule (pp. 187—212), un chapitre intitulé: „Тексты записанные по произношению. Образцы нарѣчій Илійскаго края”, où sont reproduites 5 chansons et 2 fables, dont l'une assez considérable: „Киргизская сказка въ маньчжурскомъ пересказѣ” sur les aventures de Wang-Bedang, le plus jeune fils du khan de la steppe. Le nom de Radloff n'est mentionné que dans la table des matières, et c'est l'unique trace de l'origine de ces textes.

A. Ivanovski avait, en outre, le projet de publier dans sa Chrestomathie un texte mandchou, contenant la version mandchoue des fameuses fables du *Vetalapañcavimsati* et, dans cette intention, il pria l'auteur de ces lignes de lui copier cette version, de l'original de Radloff, pour les faire imprimer<sup>2)</sup>. Mais ce projet n'eut pas de suite et la copie déjà faite passa, après la mort d'Ivanovski, au Musée Asiatique; quant à l'original, tracé de l'écriture menue de Radloff, il ne fut retrouvé ni dans la succession d'Ivanovski, ni dans celle de Radloff lui-même. Un examen sommaire a pu constater que cette copie contenait le texte mandchou des fables en question, basé sur version kalmouke publiée par B. Jülg et connue sous le nom de *Siddhitü—kürin tūži*.

Tous ces textes, Radloff a dû les mettre par écrit sous la dictée du Sibou Bitä qui, ainsi que les autres représentants intellectuels de la tribu, ne pouvait lui fournir qu'un nombre limité de productions populaires originales; il est probable que l'une de celles-ci fut tout au moins la première chanson. Quant au reste des textes, il est évident que Radloff leur appliqua le

<sup>1)</sup> А. О. Ивановскій, Маньчжурская Хрестоматія, I—II, СПб. 1893—95.

<sup>2)</sup> J'étudiais en ce temps, sous le professeur A. Ivanovski, la langue mandchoue à la Faculté des Langues Orientales, à l'Université de Saint-Pétersbourg.

moyen (pratiqué, du reste, par d'autres investigateurs aussi) auquel il avait recours, quand les représentants de tel peuple ou de telle tribu ne pouvaient ou ne voulaient pas lui fournir une quantité suffisante de productions populaires: il les obligeait alors à lui raconter, dans leur propre langue, des oeuvres d'autrui. Il en fut sans doute ainsi avec la fable kirghize citée ci-dessus, avec les fables kalmoukes et avec les chansons qu'Ivanovski marqua dans sa chrestomathie, comme „kaprin'ekih". Il n'est d'ailleurs pas impossible que Bitä n'ait recueilli, de la bouche des Kirghizes eux-mêmes, leur fable qui est fort répandue dans les pays voisins. Quoi qu'il en soit, cette circonstance ne prouve pas encore que les Sibos ne possédaient pas de folklore propre. Beaucoup plus tard, Mouromski nota chez eux une trentaine de fables qui, d'ailleurs, trahissent également plus d'une fois une influence étrangère, influence chinoise la plupart du temps. Les textes recueillis par Radloff offrent d'excellents modèles de la langue mandchoue vivante. Le récit se déroule vivement et sans effort, sans enfreindre d'ailleurs aucune des règles auxquelles est astreinte la langue artificielle littéraire.

Le second domaine, auquel Radloff consacra beaucoup de temps et de travail, fut la lexicographie mandchoue. Dans sa succession, déposée au Musée Asiatique, l'on remarque deux dictionnaires: l'un n'est qu'une première ébauche, consistant en trois grands volumes reliés; quant au second, beaucoup plus parfait, il contient plus de 10.000 fiches, réparties entre trois boîtes de bois. Radloff avait dû commencer ce travail déjà avant son voyage en Asie, quand n'existait que le seul dictionnaire d'Amyot, avant celui de Gabelentz, paru en 1864, et celui de Vasiliev, en 1866. Radloff mettait au premier rang, avec raison, le dictionnaire de Gabelentz et, s'il l'avait eu dès le début, il l'aurait certainement pris pour base de ses travaux. Au lieu de cela, dans les volumes reliés, l'on rencontre des vocables mandchous (avec des traductions françaises), puisés à une source aussi défectueuse que le dictionnaire d'Amyot; seulement Radloff colla ces vocables, dans ses volumes, chacun sur un petit morceau de papier à part, dans un ordre beaucoup plus systématique. Avec le temps, Radloff compléta ce dictionnaire à des

sources diverses; il y inséra, entre autres, un certain nombre de mots tirés de la langue Sibou. Ce travail, avançant fort lentement, ne devait pas être encore achevé quand parut, en 1875 le dictionnaire mandchou de J. Zakharov <sup>1)</sup>. Les orientalistes de Russie accueillirent cet ouvrage avec le plus grand enthousiasme. Sur la proposition de la Faculté des langues orientales, l'Université de Saint-Pétersbourg conféra à l'auteur le grade de docteur en philologie mandchoue; la Société de Géographie le décora d'une médaille d'or et le prof. V. Vasiliev, spécialiste du même domaine, déclara l'oeuvre de Zakharov complète et définitivement achevée, ne comportant plus de perfectionnements dans l'avenir. „Personne, écrivait Vasiliev après la mort de l'auteur, ne travaillera plus, comme pour les dictionnaires des autres langues, à améliorer celui du mandchou ni à le compléter par des mots nouveaux, paraissant à mesure que se développe la littérature” <sup>2)</sup>.

Le dictionnaire de Zakharov présente, certainement, des qualités de premier ordre, qui en ont fait un des manuels les plus importants pour les études altaïstiques. Mais naturellement, l'opinion de Vasiliev pêche par exagération. En premier lieu, il n'a pas raison de le qualifier de 'complet'; les compléments assez nombreux, publiés ensuite par E. v. Zach, P. Schmidt et d'autres, en sont une preuve suffisante. Avant tout, il prend pour base les travaux lexicographiques des Mandchous mêmes et des Chinois. Jusqu'à un certain point, l'auteur les a complétés; mais ces matériaux ajoutés par lui, il ne les a puisés également que dans la littérature mandchoue, sans indication exacte de l'endroit où se trouve tel ou tel vocable, ni de son origine; il néglige même de signaler les néologismes artificiels. Zakharov ne semble pas avoir utilisé du tout le langage mandchou vivant, bien qu'il en ait eu plus d'une occasion lors de son séjour prolongé à Pékin et, plus tard, dans le pays d'Ili, dans le voisinage immédiat des Sibou.

Radloff était plus autorisé que Vassiliev à apprécier la va-

<sup>1)</sup> И. И. Захаровъ, Полный маньчжурско-русскій словарь, СПб. 1875.

<sup>2)</sup> ЖМНП, Ноябрь, 1885.

leur réelle du dictionnaire de Zakharov. Non seulement il n'abandonna pas ses travaux de lexicographie, mais il les reprit au contraire avec une énergie redoublée. L'exemplaire du sus-dit dictionnaire, retrouvé dans la succession de Radloff, est tout émaillé de signes divers, de ratures et de corrections. En confrontant ce travail avec ses premiers volumes, Radloff aurait alors commencé à composer son second dictionnaire, celui par fiches, se servant d'une méthode identique à celle de la composition de son excellent dictionnaire des idiomes turcs. Ainsi, Radloff prit pour base, dans son dictionnaire mandchou par fiches, la langue littéraire, utilisant copieusement les matériaux puisés à cette source. Il les complétait de matériaux tirés de la langue Sibou, marquant d'un signe distinct les mots de cette langue; mais cette tâche resta inachevée. La découverte, d'une part, d'inscriptions en vieux turc en Mongolie et puis dans le Turkestan chinois et, d'autre part, la nécessité de publier au plus tôt le dictionnaire des idiomes turcs, finirent par détacher Radloff de ses études mandchoues; mais lorsque Mouromski, envoyé en mission linguistique, partit pour le pays d'Ili, Radloff lui transmit son dictionnaire par fiches. Malheureusement, peu d'années plus tard (1910) Mouromski mourut, avant d'avoir pu rien achever, et les fiches de Radloff passèrent dans mes mains avec ses matériaux à lui. Puis le sort me fut également contraire et, quittant Saint Pétersbourg, je remis les fiches du dictionnaire de Radloff au Musée Asiatique, qui avait déjà recueilli tout son legs scientifique <sup>1)</sup>.

Radloff s'intéressa aussi à la grammaire mandchoue. Dans ses papiers se sont retrouvées des notes relatives à la grammaire, non seulement de la langue littéraire, mais encore du dialecte Sibou. Elles sont éparses sur 60 feuilles, selon un certain plan; mais ce travail fut malheureusement interrompu dès ses débuts.

Quant aux autres dialectes tongous du pays d'Ili, Radloff ne dut leur prêter que peu d'attention. L'on n'en a trouvé, dans ses papiers, qu'une seule page, où il a consigné des noms de

<sup>1)</sup> Par la suite, le Musée Asiatique se trouva liquidé et toutes ses collections devinrent la propriété de l'Institut des Etudes Orientales, nouvellement créé (Институт Востоковедения Академии Наук СССР).

nombres et quelques brèves expressions dans la langue des Solons <sup>1)</sup>.

Nulle trace de matériaux relatifs à la langue des Dahours (chez Radloff—Dakhor-Solon). Il la rangeait primitivement au nombre des dialectes tongous, et ce ne fut qu'en 1869 qu'il finit par se convaincre que c'était bien une langue mongole, bien que fortement mélangée d'éléments tongous. D'autres que lui, plus tard, en vinrent aux mêmes conclusions, quant à l'idiome des Dahours, à savoir Ivanovski, Mouromski et M. Poppe.

Habent sua fata libelli, particulièrement ceux qui restèrent inachevés ou non publiés du vivant de l'auteur. Encore est-ce une chance s'ils n'ont pas disparu dans le débâcle qui réduit à néant, pour la plupart, l'appareil savant de l'homme de science, à sa mort. Rarement un autre reprendra son oeuvre, pour la mener à bonne fin et la publier. Bien plus souvent, toute la succession devient la propriété de quelque bibliothèque, pour s'y perdre dans l'oubli. Tel fut, spécialement, le destin réservé à divers dictionnaires mandchous, plus ou moins considérables, composés par d'anciens investigateurs de la langue et de la littérature mandchoue, tout particulièrement parmi les missionnaires catholiques et orthodoxes de Pékin. Ils reposent en grand nombre dans les différentes bibliothèques d'Europe. Quand surviennent de nouveaux chercheurs, dans l'ignorance des travaux de leurs prédécesseurs, ils reprennent tout dès le commencement. Ainsi E. Hauer, décédé naguère, ignorait-il tout des dictionnaires mandchous de Radloff, quand il entreprit, il y a quelques années, la composition d'un dictionnaire mandchou de la langue littéraire, donc de moindre envergure que ceux de son regretté devancier.

Au courant de ces dernières années, l'intérêt porté aux études mandchoues semble renaître et augmenter. On peut donc espérer qu'apparaîtra enfin le savant qui, non seulement entreprendra, mais développera et accomplira en entier un véritable *Thesaurus linguae mandschuricae*. Pour ma part, je me trouverai heureux si ces lignes contribuent à le renseigner sur l'existence d'un ouvrage important, dû à l'illustre savant que fut W. Radloff.

<sup>1)</sup> Cf. *Aus Sibirien*, II, 349, 381; *Phonetik*, 177 (§ 263).